

1911 traf ich 4 noch halbnasse Junge in einem Neste an. Ich ging andern Vögeln nach und kam 2 Stunden später zurück; da war von den Kleinen nichts mehr zu finden; die Alte musste sie fortgeführt haben, wobei sie sich allerdings durch mein Hinzukommen etwas mehr beeilt haben mag.

Noch nie gelang es mir, einen halbflüggen Kiebitz zu beobachten, und ich glaube auch, dass ohne einen guten Hund nur der Zufall einem dazu verhelfen kann, den scheuen Vogel zu überraschen. Zudem sind sie doch ziemlich selten. Im Sommer 1910 nisteten etwa 5 Paare in diesem Gebiet; 1911 werden es etwa 8 gewesen sein.

Nachdem die Jungen flugfähig geworden sind, verlassen alle ihre Brutgegend. Wohin sie gehen, ist mir unerklärlich. Erst im Oktober und November kommen neue Vögel, die aber sicherlich, schon ihrer Zahl wegen, aus nördlicheren Gegenden stammen. Am 4. November 1909 sandte mir ein Herr einen Kiebitz, den er aus einer Schar von 500 Stück erlegt habe. Mag auch die Zahl zu hoch gegriffen sein, so handelt es sich doch sicher nicht um in der Gegend erbrütete Vögel. Die letzten Brutvögel beobachtete ich 1909 am 2. Juli, 1910 am 4. Juli, 1911 am 17. Juli.

Diese Beobachtungen beziehen sich alle auf das Linthried, also auf ein verhältnismässig beschränktes Gebiet. Es würde mich sehr interessieren, zu vernehmen, in welchen Gegenden der Schweiz unser Vogel noch nistet und welche Erfahrungen dort gemacht wurden namentlich in Bezug auf Zu- oder Abnahme und die Zugverhältnisse der Brutvögel.



## Oiseaux du Cap.

Par *P. Brindeau*.

(Fin.)

Il faut que je vous dise quelques mots du **geelvink** (espèce de tisserin), aussi commun chez nous que le moineau en Europe. Malheureusement! car nous le rangeons parmi les oiseaux

nuisibles. Je vous donnerai quelques exemples qui vous montreront que nous n'avons pas lieu de lui vouer une amitié particulière. — Dans notre pays nous n'avons pas de granges : les céréales avant d'être battues sont entassées en meules, sur lesquelles le geelvink s'abat par grands vols, y causant des ravages considérables. — Il y a quelques années j'avais semé un champ d'orge, d'un hectare environ, un peu trop tôt peut-être. Les grains à peine développés, ma plantation fut envahie par ce redoutable volatile et je ne récoltai littéralement pas un seul grain : je dus me contenter d'une moisson de paille pour mes chevaux. Il est dès lors assez compréhensible que nous vivions avec lui sur le pied de guerre. Comme ces oiseaux construisent leur nid au-dessus de l'eau, les colons ont recours pour les décimer, à un moyen assez simple. Ce nid est une sorte de poche, habilement tissée, avec l'ouverture en bas ; au fond sont déposés les 4 oeufs dont se compose habituellement la ponte. Il suffit de faire basculer un peu le nid pour que le contenu, oeufs ou petits, tombe à l'eau. Les fermiers chargent leurs enfants de cette besogne et les envoient, au moment le plus propice, et montés sur un bateau, vider les nids dans la rivière. Il arrive à ceux-ci de procéder à cette opération sur un millier de nids, mais une quantité sont hors de leur atteinte et leur échappent par conséquent. Au moment des couvées, il est très joli de voir les mâles, suspendus aux nids par les pattes, la tête passée dans l'ouverture, chanter aux femelles pour leur faire passer le temps : ils gazouillent ainsi dans 3 ou 4 nids successivement. —

Le **muisvogel** (c'est le coliou quiriva ou coliou à longue queue, *colius erythromelon*, Réd.) est encore un passereau, mais il a plutôt l'air d'un petit perroquet. Son nom de muisvogel (oiseau-souris) lui vient de la teinte de son plumage, qui est d'un gris fauve uniforme, aussi bien que de la faculté qu'il a de se glisser dans les buissons les plus épais, les fouillis les plus inextricables.

Ah ! celui-là, j'en aurais long à dire sur son compte et la liste de ses méfaits ne prendrait que trop de place ! Lorsqu'une petite bande de ces oiseaux survient dans nos jardins de Mamré, elle y commet de tels ravages que l'inimitié qu'on

leur a vouée s'explique parfaitement. Ils dévorent entièrement les plus beaux fruits, ne laissant sur l'arbre que les noyaux : ils pénètrent à travers les ronces et les branchages dont nous protégeons nos plates-bandes et coupent à ras le sol les pousses fraîchement sorties de terre. Et avec cela un calme, une imprudence rare, car, lorsque le propriétaire survient furieux et leur jette avec vigueur un caillou bien mérité, mais . . . mal dirigé, ils se contentent de détourner un peu la tête pour voir où le caillou va tomber! — C'est toujours par bandes qu'on les rencontre et ils ont la très curieuse habitude, pour passer la nuit, de s'accrocher les uns aux autres par les pattes et de former ainsi une grappe, pendue elle-même à quelque branche d'arbre. Par les jours de pluie ils se tiennent au chaud en se serrant les uns contre les autres. Mais vous allez penser que nous n'avons que des oiseaux nuisibles ou qui nous paraissent tels : aussi je m'enpresse de vous dire un mot du **zuikervogel** (c'est le souimange à longue queue, *nectarina famosa* Réd.). Cet oiseau a l'apparence d'un grand colibri, quoiqu'il ne fasse pas partie de cette ordre. La teinte fondamentale est un beau vert métallique à reflets divers. Deux des rectrices dépassent les autres de deux longueurs. Au moyen de sa langue effilée, il pénètre dans le calice étroit de certaines fleurs, au fond desquelles les abeilles ne pourraient pas parvenir et contribue ainsi à leur fructification. Il passe pour se nourrir de leur suc et on le voit voltiger gracieusement de l'une à l'autre, à la manière des insectes, sans se poser : (Brehm pense qu'il en veut plutôt aux insectes que contient la fleur qu'au pollen et au suc. Réd.).

Quant au **bergswallo**, insectivore, j'ai à peine besoin de vous le présenter, puis qu'il habite également l'Europe, où il porte le nom de guêpier (*merops apiaster* Réd.). Bien qu'il soit insectivore il n'est cependant pas vu de très bon œil par les indigènes, car c'est un grand dévoreur d'abeilles : il est capable d'exterminer une ruche en peu de temps. Son nom de bergswallo (hirondelle de montagne) vient de ce qu'il se retire dans lieux escarpés pour y nicher : il pratique à cet effet dans la terre des falaises de profondes excavations à l'extrémité desquelles il dépose ses oeufs. J'ai remarqué que, quand il y a

menace d'orage, ces oiseaux faisaient beaucoup plus de bruit que de coutume.

Une autre espèce d'Europe que j'ai eu le plaisir de voir chez nous, c'est la **huppe** (*upupa epops*, Réd.). Mais elle doit y être extrêmement rare, car je ne l'ai aperçue qu'une seule fois à Mamré.

*Remarque de la Rédaction.* Ces deux dernières constatations sont particulièrement intéressantes. Pour ce qui est de la reproduction du guépier dans la colonie du Cap elle est affirmée par Le Vaillant et mise en doute par Brehm. Celui-ci dit en effet (voir Brehm, *Les oiseaux*. Trad. Gerbe, page 122): „Le Vaillant pense que ces oiseaux nichent dans le sud de l'Afrique; mais je me crois en droit de considérer cette assertion comme erronée, car, d'après toutes nos observations, ce n'est pas un oiseau qui niche dans les contrées du sud, où il va passer l'hiver, et nous ne pouvons admettre que la guépier habite l'hémisphère austral, comme l'hémisphère septentrional.“ Les observations de notre correspondant donnent donc raison à Le Vaillant et tort à Brehm. Quant à la huppe dont la présence dans tout le nord de l'Afrique est connue depuis longtemps, l'on a vu s'étendre peu à peu son aire de dispersion dans ce continent et elle a été signalée successivement dans la Province de l'Equateur (Emin Pascha), en Sénégal (Rendall), au Gabon (Finsch), au Congo (Hartmann) et enfin dans les possessions allemandes du sud-ouest de l'Afrique, qui touchent à la colonie du Cap (Fleck).\*) L'observation de notre correspondant est la plus „méridionale“ qui ait été faite jusqu'ici, à notre connaissance du moins. —

---

\*) Voir Naumann-Hennicke, vol. IV, page 379.

